Pèlerinage à Caravaggio (Italie)− 1er octobre 2016
Jubilé de la miséricorde
« Seigneur, je suis un pécheur ; viens avec ta miséricorde. » (Pape François)

1) L'année de la miséricorde. Quelle grâce !

Quelle gratitude sans bornes pour sa miséricorde tout au long de cette année ! Chacun peut profiter de ce moment pour prendre encore plus conscience de combien de fois, au cours de ces derniers mois, il a été envahi par la miséricorde du Christ, par sa tendresse infinie envers lui.

Écoutons encore une fois ce que nous dit le pape François : « Au cœur de nos péchés, de nos limites, de nos mesquineries, au cœur de nos nombreuses chutes, Jésus-Christ nous a vus, il s'est approché, il nous a tendu la main et il nous a fait miséricorde. À qui ? À moi, à toi, à toi, à toi, à tous. Chacun de nous pourra se remémorer toutes les fois où le Seigneur l'a vu, l'a regardé, s'est approché et l'a traité avec miséricorde. […] Et c'est ce que Paul appelle saine doctrine – étrange ! – voilà une saine doctrine : il nous a été fait miséricorde. » (Extrait du *Message-vidéo à l'occasion de la célébration du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde sur le continent américain*, 27-30 août 2016, Bogotà, Colombie).

À la lumière de cette préférence unique du Christ à notre égard émerge aussi toute notre distraction. Quelle différence de ce « le chercher jour et nuit », de cette tension que nous avons rappelé comme étant celle de Marie Madeleine : « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime. » (Ct 3, 1). Chacun de nous sait quand, souvent, d'autres intérêts, d'autre préférences ont pris le dessus sur le fait de « ne rien placer au-dessus de l'amour du Christ » (cf. *Règle de saint Benoît* 4, 12).

Nous pouvons peut-être nous rendre compte encore plus maintenant de la manière différente dont nous nous sommes traités les uns les autres, cette année, dans de nombreuses occasions. Combien d'âpres discussions, que de violence, parfois même d'animosité !

« Quand nous oublions comment le Seigneur nous a traités. […] Nous sommes envahis par une logique séparatrice. […] Nous fracturons le présent en construisant des "factions". » (Extrait du *Message-vidéo pour la célébration du jubilé extraordinaire de la miséricorde dans le continent américain*, 27-30 août 2016, Bogota, Colombie).

Quelle impatience, sans nous donner le temps de comprendre le changement historique que nous traversons ! Quel manque de disponibilité à nous écouter, à nous ouvrir à la perspective de l'autre, en prenant l'habitude pour vérité ! Mais si nous ne sommes pas disponibles entre nous, comment pourrons-nous l'être pour les autres ?

Si nous sommes loyaux, il nous faut reconnaître avec douleur quelques signes de notre manque de disponibilité : l'attaque à l'unité d'une expérience qui nous précède ; l'opposition des idées qui l'importe sur l'appartenance vécue ; l'ontologie du fait chrétien vidée jusqu'à s'identifier

avec un ensemble d'idées et de règles que nous définissons nous-mêmes ; la réduction du charisme à une inspiration, sans qu'on suive réellement.
Quelqu'un en est même arrivé à contester le magistère du Pape, ce qui est inconcevable dans une réalité comme la nôtre. Il nous faut peut-être admettre notre présomption, dans toutes les nuances dans lesquelles elle peut se manifester, comme nous l'a dit don Giussani en 1992 : « Chacun peut faire ce qu'il veut du charisme et de son histoire : le réduire, le partialiser, en accentuer certains aspects au détriment d'autres (en le rendant monstrueux), le plier à son propre goût de vie, à son propre intérêt, l'abandonner par négligence, par obstination, par superficialité, l'abandonner à un accent dans lequel sa propre personne se trouve plus à son aise, trouve plus de goût et moins d'effort » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 68).

2) « Seigneur, je suis un pécheur »

C'est précisément tout cela, ce sont toutes ces circonstances dans lesquelles notre présomption a blessé le corps de notre grande Fraternité comme conséquence du fait que nous ne Le cherchions pas jour et nuit, qui peuvent nous aider à vivre ce moment comme un évènement dont nous sommes les protagonistes – nous en avons tellement besoin –, sans le réduire à un acte purement formel ou de piété.

Nous venons ici, au pied de la Vierge, avec cette conscience. Nous venons en tant que mendiants de miséricorde. Toujours plus conscients d'avoir besoin. « Demandons-lui […] d'avoir le courage de nous reconnaître pécheurs, d'avoir besoin de sa Miséricorde et de ne pas avoir peur d'abandonner notre main dans ses mains maternelles. » (François, *Discours à la Curie romaine*, 22 décembre 2014).

Justement quand nous ne réduisons pas notre mal, et encore plus quand nous ne le justifions pas, alors seulement nous pouvons nous rendre compte de la nouveauté de sa miséricorde, nécessaire pour ne rien laisser en arrière, pour ne pas être écrasés sous le poids de notre mal, pour ne devoir rien censurer. C'est alors qu'il nous laisse stupéfaits : « Quoi ? Avec tout ce que j'ai fait et que je continue à faire, tu as toujours pitié de moi, de nous, ô Christ ? » Quel bouleversement ! « Personne ne fuit l'amour », disait ce prisonnier brésilien. « Tu vaux mieux que tes actes », dirait Paul Ricœur (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris 2000, p. 642).

Nous sommes ici pour mendier la conversion de notre cœur, c'est-à-dire un regard vrai sur nous, qui nous permet de reprendre le chemin.

3) Comment répond-Il à notre besoin ?

« L'infidélité naît toujours dans notre cœur, même face aux choses les plus belles et les plus vraies, face auxquelles devant l'humanité de Dieu et la simplicité originelle de l'homme, l'homme peut faillir par faiblesse ou préjugé mondain, comme Judas et Pierre. » (L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde,* Parole et Silence, Paris 2011, p. 13).

C'est ce que nous rappelle le prophète Ézékiel : « Mais tu [Jérusalem] t'es fiée à ta beauté, tu t'es prostituée en usant de ta renommée, tu as prodigué tes faveurs à tout passant : tu as été à n'importe qui. […] ».

Mais, par le passé comme aujourd'hui, le Seigneur nous dit par la bouche du même prophète : « Cependant, **moi, je me ressouviendrai de mon alliance**, celle que j'ai conclue avec toi au temps de ta jeunesse, et j'établirai pour toi une **alliance** éternelle. […] Ainsi tu te souviendras, tu seras couverte de honte. Dans ton déshonneur, tu n'oseras pas ouvrir la bouche quand je te pardonnerai tout ce que tu as fait » (*Ez* 16, 15.60.63). Malgré nos péchés, Dieu ne rompt pas son alliance. C'est saint Paul qui en rappelle la raison ultime à son ami Timothée : « Si nous manquons de foi, lui reste fidèle à sa parole, car il ne peut se rejeter lui-même. » (*2 Tm* 2, 13). Dieu ne peut se rejeter lui-même : voilà notre espérance.

Comment sa miséricorde peut-elle nous atteindre ? Don Giussani nous le montre de manière émouvante, en s'identifiant encore une fois avec la personnalité de Marie Madeleine. « Tout à coup, le sens de la vie se fait opaque et le cercle reste fermé, froid, autour de nous : égoïsme… On ne cherche plus la seule personne par laquelle l'âme se déchire et s'ouvre, se donne. Se sacrifie… Marie Madeleine a cassé son vase d'albâtre : elle a « gaspillé » le parfum, l'a donné. Tout don est une perte. Aimer vraiment une personne ressemble à du gaspillage : de soi-même, de ses énergies, de son temps, de son calcul, de son intérêt, de ses goûts. En voyant le geste de Marie Madeleine, les autres ont hoché la tête : "C'est une folle ! Quel geste sans critère ! Cela n'a aucun but !" Mais dans cette salle c'était elle seule à "vivre", parce que seulement aimer est vivre […]. Cette ouverture envers les autres, envers les autres, envers tous les autres – à travers l'écorce de son moi, cassée, d'habitude il y a **un visage** qui a la **fonction** de **casser l'écorce de notre égoïsme**, de garder ouverte cette merveilleuse blessure. Ce visage est celui qui suscite et stimule notre amour. Notre esprit voit sa générosité s'épanouir à son contact ; c'est à travers ce visage qu'il se donne avec élan aux autres, à tous les autres, à l'univers » (Notes manuscrites de don Giussani, dans *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 135).

Pour ouvrir une fissure dans l'écorce de Marie Madeleine, Dieu n'utilise pas la violence. C'est un visage qui suscite et stimule son amour. Seul un regard est à même de défier la liberté de cette femme. Ce visage, ce regard plein de miséricorde est le sommet du témoignage de Dieu, de sa tendresse envers nous. Le Christ répond à notre besoin illimité en se pliant à passer à travers la liberté. À nous d'accueillir sa miséricorde inconditionnelle, qui peut nous atteindre à travers la personne dont nous l'attendrions le moins.

« Ce matin, je suis entré en classe avec une blessure, parce que hier un de mes élèves m'a dit : "Qu'est-ce que tu avais aujourd'hui ? Tu étais en colère contre nous ?" Je n'étais pas en colère contre eux, mais c'était vrai que je n'étais pas présent, parce que j'avais perdu les clés de chez moi et que j'étais inquiet. J'ai été frappé par le fait qu'il s'était aperçu que j'avais quelque chose, ce qui m'a beaucoup interrogé, parce que cela signifie que ce n'est pas vrai que tout est pareil, que ce n'est pas vrai que c'est indifférent si je suis là ou je ne suis pas là. Ce matin, je portais en moi cette demande de présence qu'il m'a posée, cette urgence que je sois dans ma classe étant présent dans l'instant et non pas avec la tête ailleurs. En entrant en classe, j'ai sursauté en m'apercevant que j'ai besoin de lui pour être là ; j'ai besoin de leur visage pour être présent, et cela est simple et libérateur. J'ai donc compris un peu plus ce que tu as dit à Cervinia : "Le

mouvement est la forme, la modalité par laquelle le Christ nous a touchés, fascinés, pris ; c'est la manière par laquelle le christianisme est devenu intéressant pour nous, la façon dont le Christ est devenu une présence réelle dans notre vie. Nous l'avons découvert dans notre expérience, par Sa capacité à nous attirer, à nous fasciner et à changer notre vie, dans l'appartenance. Mais cette dynamique ne s'interrompt jamais, car les circonstances changent constamment. C'est pourquoi l'Église a toujours besoin de scruter les signes des temps pour chercher la forme de témoignage adaptée." Aujourd'hui, je suis attiré par une attention à moi que je n'imaginais même pas. J'ai toujours pensé que le fait d'être là dépendait de moi – en partie c'est sûrement vrai – ; aujourd'hui, j'ai découvert qu'il y a quelqu'un qui a besoin que je sois là et que j'ai besoin de lui pour être là. Cette expérience, cette réciprocité qui me marque, est fascinante ; cela ne signifie pas que je sache ce qui est bien pour ce jeune ; aujourd'hui, je sais que je suis un bien pour lui, moi, pour la passion que j'ai pour ma vie. Il me faut répondre à cette question non pas en lui faisant le bien dont j'imagine qu'il a besoin, mais en faisant ce que j'ai fait ce matin. Hier, j'étais en classe et pourtant je n'étais pas là ; ce matin, j'étais là et ma présence est un bien pour lui, je l'ai vu en voyant sa surprise aujourd'hui ! »

4) Sans miséricorde, il n'y a pas de chemin

Sans qu'Il prenne encore une fois l'initiative à notre égard, une fois après l'autre, un chemin ne serait pas possible. Dans un rapport, il n'y a pas de chemin sans miséricorde. Nous le savons bien : sans pardonner et être pardonné, aucun rapport ne pourrait durer. Si chacun de nous ne se laisse pas embrasser de nouveau, s'il ne se laisse pas pardonner de nouveau, nous n'arrivons pas à nous embrasser et à nous pardonner tout seuls. C'est là que le Mystère se révèle à nous en tant que miséricorde, comme le dit don Giussani : « Le Mystère se révèle à nous comme miséricorde par le biais d'un Homme, né d'une femme qui brise toutes les représentations et les images limitées que nous pouvons produire avec notre imagination. » (L. Giussani, *Engendrer des traces*…, op. cit., p. 233). Ce n'est pas un discours sur la miséricorde qui peut nous faire vivre, c'est le rapport avec une Présence, si bien que l'on s'abandonne dans les bras d'un Autre. C'est s'abandonner, dit don Giussani : « L'homme ne peut que s'abandonner. Dans cet abandon il peut expérimenter l'amour du Mystère comme force qui "l'absorbe", qui le recrée. C'est une confiance absolue, un abandon absolu, un abandon comparable à celui de Marie à l'instant où "l'ange la quitta". » (*Ibidem*, p. 226).

Voilà pourquoi je ne comprends pas comment on peut penser parcourir un chemin sans revenir au « oui » de Pierre. Sinon, comment pouvons-nous repartir ? Il n'y a pas de moralité ou d'attachement possible sans une présence. Sans Présence, il n'y a pas de moralité. C'est pourquoi une histoire particulière « est la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme et de sa moralité. » (*Ibidem*, p. 105). La miséricorde est une personne, la miséricorde a un visage : ce visage s'appelle Jésus Christ et se révèle dans le rapport avec nous de même que qu'il s'est révélé dans le rapport avec Pierre. Malgré toutes ses erreurs, ses chutes, ses trahisons, rien de tout cela n'a été une objection. Rien de tout cela n'est une objection. La seule objection est le scepticisme : « Bah ! »
Voilà pourquoi nous ne pouvons reprendre notre chemin que s'Il nous lie encore une fois à Lui. C'est la seule manière pour comprendre que « la miséricorde n'est pas un terme humain. Elle s'identifie à l'idée de Mystère, elle est le Mystère dont tout provient, par qui tout subsiste et en

qui tout aboutit, en tant qu'il se communique déjà à l'expérience de l'homme. » (*Ibidem*, p. 227). Toutes nos images, toutes nos mesures tombent face à ce dévoilement continu du Mystère infini de la miséricorde qui défie tous nos alibis qui nous font dire qu'une miséricorde pareille « n'est pas possible ».
Seul celui qui cède à cette étreinte peut gagner la lutte contre la prétention d'autonomie, du fait de l'expérience toujours renouvelée du fait que notre moi est rapport avec un Autre, que je ne suis vraiment moi-même que dans le rapport avec le Mystère présent. L'autonomie, c'est comme ne pas vouloir céder à ce regard de miséricorde qui nous a atteints et que nous portons en nous.

5) Mission

« C'est en dernier ressort par le mot "miséricorde", qui résume tout, que le monde fut conquis au christianisme. » (*Ibidem*, p. 197). C'est de l'expérience de cette miséricorde continue que peuvent surgir de nouvelles formes de présence dont le monde d'aujourd'hui a besoin.
Dans son dernier livre, Benoît XVI dit : « Nous constatons avant tout les progrès de la déchristianisation de l'Europe, la disparition de plus en plus marquée de tout ce qui est chrétien dans la vie publique européenne. Il faut donc que l'Église affirme une nouvelle manière d'être présente, qu'elle modifie sa façon d'être présente. Des transformations de grande ampleur se produisent périodiquement. Mais sur le coup, il est impossible de définir à quel moment exact telle période commence, et puis telle autre. » (*Dernières conversations*, Peter Seewald, Librairie Arthème Fayard, Paris 2016, édition digitale).
Et encore : « Ce qui importe en réalité, ce n'est pas seulement que nous annoncions la foi dans des formes vraies et bonnes, mais que nous apprenions à les comprendre et les exprimer de façon nouvelle pour l'époque actuelle – et que se constitue ainsi également un nouveau style de vie. C'est d'ailleurs ce qui se passe. Par la Providence ; par le Saint-Esprit ; par les récents mouvements au sein d'ordres religieux. Ces mouvements contiennent des formes au sein desquelles la vie de l'Église se présente sous un jour nouveau. Quand je compare par exemple nos sœurs *Memores* [qui habitent avec Benoît XVI] ici, au monastère, avec les religieuses d'autrefois, on distingue parfaitement un grand élan de modernisation. Simplement parce que là où la foi est active et vivante, où elle ne vit pas dans la négation mais dans la joie, elle trouve des formes nouvelles. Je suis heureux que la foi se présente sous un jour nouveau dans de jeunes mouvements et que l' Église prenne ainsi un nouveau visage. » (*Ibidem*).

Dans la Page Une du *Traces* de septembre, nous avons parlé de la « forme du témoignage » : « Nous ne vivons pas dans les nuages, nous vivons dans les circonstances, face aux défis, dans un moment concret du temps : la forme du témoignage peut donc varier, parce qu'elle se détermine en fonction des circonstances historiques. Cela ne signifie pas que l'on renonce à l'origine de l'expérience, mais que cette origine s'incarne dans les circonstances historiques, de sorte que l'on peut vérifier si elle résiste à l'évolution du temps, à la pression des changements. » (J. Carrón, « La forme du témoignage », *Traces*, 23 septembre 2016, www-traces-cl.fr, rubrique "Vie de CL").

La **miséricorde** apparaît historiquement comme le contraire de la **révolution**. En effet, c'est une

présence totalement positive dans la vie du monde : « La capacité de miséricorde s'exprime comme sensibilité au bien, comme certitude de la victoire du bien avec la force du Christ. "Je t'aime, Seigneur, ma force", "Je puis tout en Celui qui me rend fort". » (L. Giussani, *Engendrer des traces*…, op. cit., p. 197).

C'est ainsi que se réalise la véritable révolution, la seule qui n'a pas besoin d'aucun autre pouvoir pour se réaliser que la « certitude de la victoire du bien avec la force du Christ » ; c'est une expérience impossible à l'homme mais qui devient une expérience réelle à travers la miséricorde : le pardon. « Pardonner signifie embrasser la différence de l'autre comme si elle m'appartenait, comme si elle faisait partie de moi. Voilà ce que signifie la miséricorde : elle signifie une attitude d'adhésion, d'étreinte comme celle de la mère envers son enfant ! […] On regarde l'autre personne jusqu'au fond de son cœur, dans sa vérité, dans son rapport avec Dieu, c'est-à-dire avec le Christ, parce qu'elle a été appelée comme moi par le Christ, si bien que je l'embrasse, je l'accepte comme faisant partie de mon chemin – quelles que soient nos différences, elle fait partie de moi. […] Quel est le prétexte dont nous nous servons d'habitude pour ne pas estimer l'autre, et donc pour ne pas l'aimer ? Le prétexte est un non-respect de sa liberté, parce que la liberté de l'autre est la manière dont sa confrontation avec l'infini se traduit dans les termes quotidiens des circonstances qu'il doit affronter » (FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION (FCL), Milan, *Documentation audio-visuelle* , Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini, 30 mars-1 avril 1984).

Voilà pourquoi il nous convient d'écouter la voix du Pape, qui ne se lasse jamais de nous rappeler à la position juste face au monde, qui a un besoin démesuré de rencontrer Celui qui est parmi nous : « C'est en aimant que l'on annonce le Dieu-Amour. Non pas en cherchant à convaincre, jamais en imposant la vérité, non plus en se raidissant sur des obligations religieuses ou morales. Dieu est annoncé en rencontrant les personnes, en prêtant attention à leur histoire et à leur chemin. Car le Seigneur n'est pas une idée, mais une personne vivante : son message passe par le témoignage simple et vrai, par l'écoute et l'accueil, par la joie qui rayonne. On ne parle pas bien de Jésus quand on est triste : on ne transmet pas non plus la beauté de Dieu en faisant seulement de belles prédications. Le Dieu de l'espérance est annoncé en vivant aujourd'hui l'Évangile de la charité, sans peur d'en témoigner aussi sous des formes nouvelles d'annonces. » (*Homélie*, *Jubilé des catéchistes*, 25 septembre 2016).

Notre ami nous en témoigne dans sa simplicité désarmante :
« Quand je repense à ce qu'a été pour moi l'expérience de l'assemblée des responsables de CL-Lycée, je pense à une rencontre qui se renouvelle, au renouvellement d'une amitié grandiose qui conquiert continuellement ma vie. En premier lieu, en commençant par mes amis de ma communauté, notre amitié ne donnait rien pour acquis, mais elle nous ouvrait à la nouveauté, à la fraîcheur de nouvelles connaissances avec des personnes ayant une vie et des expériences différentes des nôtres, avec sincérité et simplicité… Le dialogue entre nous nous ouvrait à une rencontre, constituait un "pont" avec l'autre. Une rencontre qui est une affirmation de la promesse du Christ de ne jamais nous laisser seuls, de sa présence vivante et "charnelle" dans l'existence de chacun, qui me fait dire chaque jour, comme l'a écrit mon amie Stella : "Qui es-Tu, Toi qui me manques ?" Qui es-Tu, présence vivante, que mon cœur désire parce qu'il est conscient que moi, sans Toi, je ne peux rien faire ?

Cette assemblée a justement placé devant mes yeux la rencontre que j'avais faite quelques années plus tôt avec la compagnie de CL-Lycée, lorsque toute la soif de vivre dont mon cœur était et est plein semblait être comprise, aimée et prise au sérieux. Cela ne signifie pas qu'avant je ne croyais pas : j'allais à la messe tous les dimanches, je participais aux activités à la paroisse, mais c'est à partir de cette expérience bouleversante que j'ai pressenti, à travers des personnes et des faits, qu'il y a un lieu où toute ma soif de vérité est regardée sincèrement et où je suis "plus moi-même", parce qu'il y a Quelqu'un qui m'a appelé ami, Quelqu'un qui a eu pitié de mon néant au point de se faire clouer à une croix. Depuis, je ne me suis plus arrêté, la vie éclate dans mon cœur et chaque jour devient l'occasion pour vérifier la Rencontre, "sans nous décoller de la réalité d'un seul millimètre", comme nous le disait Carrón pendant l'assemblée du samedi matin. J'ai besoin de refaire cette rencontre, de vivre vraiment. Je ne me contente plus de rien : l'école, les amis, la musique, le sport, dans tous les domaines la réalité m'invite à trouver cette "limaille de vérité" qui correspond à mon cœur. Depuis cette rencontre avec une Beauté plus grande dans la réalité, dans mon existence, j'ai commencé à vivre vraiment, à la hauteur de mon désir, et pas selon mes pensées, parce que je veux "savourer" toute chose, je veux "mettre ma vie en jeu" à fond, pas dans un monde idéal mais dans cette réalité qui m'est donnée, qui est un perpétuel champ de bataille, mais où j'ai fait et où je demande qu'advienne chaque jour ma rencontre avec Lui. L'assemblée a été l'occasion de faire mémoire de tout cela, un tremplin pour continuer à cheminer avec plus de décision, parce que "l'homme marche quand il sait bien où il va". »

Demandons à la Vierge cette simplicité de cœur pour être grands comme des enfants qui savent où ils vont.